



**HAL**  
open science

## Louange de l'alouette

Sylvain Piron

► **To cite this version:**

Sylvain Piron. Louange de l'alouette. Po&sie [Poésie], 2019, Des oiseaux, 167-168, pp.79-84. halshs-02292641

**HAL Id: halshs-02292641**

**<https://shs.hal.science/halshs-02292641>**

Submitted on 20 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sylvain Piron

## Louange de l'alouette

(paru dans *Po&sie*, 167-168, 2019, p. 79-84)

« Le soir du samedi après vêpres, avant la nuit où le bienheureux François s'en fut vers le Seigneur », écrit Léon, « de nombreux oiseaux que l'on nomme "alouettes" volaient assez bas et tournoyaient en cercle au-dessus du toit de la maison où gisait le bienheureux François, en chantant »<sup>1</sup>.

Léon est un homme de peu de mots. Il raconte des miracles sans prendre la peine d'expliquer où gît le merveilleux. Une phrase lui suffit. Il n'a pas besoin de rappeler ce que tout le monde doit savoir. L'alouette est un oiseau des champs, au comportement solitaire, qui chante dès l'aube et durant la journée, mais fait silence à la tombée de la nuit. Elle monte en spirale vers le ciel en chantant, puis redescend lentement et se laisse soudain tomber comme une pierre au sol. Bernat de Ventadorn en a fait des chansons que chacun connaît, de Bergerac à Bari (*Can vei la lauzeta mover ...*). Voilà ce qu'il suffit de savoir pour comprendre un miracle sans égal : le soir de la mort de François, par affection pour lui, les alouettes de la plaine d'Assise se sont comportées comme les hirondelles qui se rassemblent au début de l'automne avant leur migration, volant en groupe autour de sa maison pour se préparer à accompagner la montée de son âme au ciel. Léon était présent à la Portioncule le soir de ce 3 octobre. Il a entendu les chants si distinctifs des alouettes et a dû sortir dans la cour pour observer le miracle. Il n'a pas pu se tromper. Je fais confiance à sa mémoire.

Léon écrit vingt ans plus tard, dans l'ermitage de Greccio, sur le flanc d'une falaise qui surplombe la plaine de Rieti. Il a beaucoup de souvenirs à raconter pour compléter ce qu'on dit habituellement de François. Sur ce point précis, en parlant des alouettes, c'est aussi un commentaire qu'il veut apporter au récit déjà légendaire du prêche aux oiseaux. Avec celle de la stigmatisation, cette scène est très tôt devenue l'attribut iconographique du saint le plus extraordinaire que l'Italie ait connu dans les temps récents. Les deux épisodes sont déjà présents, l'un au-dessous de l'autre, sur le retable de Pescia, réalisé en 1235 par Bonaventura Berlinghieri. L'affaire est suffisamment importante pour que l'on prenne le temps d'en démêler les fils.

À la mort du saint père, la tâche d'écrire sa vie avait été confiée à Thomas de Celano, l'un des rares lettrés que l'on pouvait trouver parmi les premiers frères. S'il répondait au genre attendu de la *Vie* d'un saint, l'ouvrage fut accablé de critiques au sein de l'ordre. Quelques années plus tard, à la demande de frère Élie, ministre général, Thomas produisit une *Vie* plus brève. Supprimant les fioritures d'hagiographe qui encombraient le premier récit, il tentait de montrer aux frères un visage dans lequel ils pourraient mieux reconnaître François. Le

---

<sup>1</sup> Les écrits de Léon sont principalement rassemblés dans un manuscrit de Pérouse que l'on désigne par convention comme « Compilation d'Assise », disponible en français dans le volume *François d'Assise. Écrits, Vies, témoignages*, sous la direction de Jacques Dalarun, Paris, Le Cerf- Éditions franciscaines, 2010, t. 1, traduit par François Delmas-Goyon. Ici, § 14, p. 1231.

traitement de son rapport aux animaux fait voir une trace de ce remaniement. Thomas efface toutes les allusions condescendantes aux « créatures inférieures », pour souligner au (80) contraire que le saint les saluait et leur parlait « comme si elles avaient part à la raison »<sup>2</sup>.

Une dizaine d'années plus tard, le chapitre général réuni à Gênes en 1244 commanda à tout l'ordre de recueillir de nouveaux signes et prodiges accomplis par le fondateur. On devait essentiellement penser à l'accumulation des miracles *post mortem* dont le registre était tenu au Sacro Convento d'Assise. Mais ce n'est pas ainsi que les compagnons intimes du saint comprirent la demande. Pour Léon, Ange et Rufin, la vie de François était toute entière un miracle. La demande du chapitre leur fournissait l'occasion d'apporter de nouveaux témoignages sur ce qu'avaient été sa présence corporelle, son dénuement volontaire, sa persévérance malgré les souffrances de la maladie. En rappelant que le fondateur n'était pas qu'un saint à vénérer dans une riche basilique, mais un exemple de vie qui devait être imité, dans la mesure des forces de chacun, les compagnons intervenaient dans un débat politique sur l'orientation de l'ordre. Leur poids était tel à cette date que Thomas de Celano fut contraint d'entreprendre à nouveaux frais une troisième *Vie*, bâtie sur une trame fournie par les matériaux qu'ils apportaient.

Le François dont témoignait Léon était celui des dernières années, celui qui avait abandonné la direction de l'ordre lorsque la papauté lui avait imposé d'adopter une véritable Règle, à la place du simple projet de vivre selon les conseils évangéliques. Voulant rentrer dans le rang comme le dernier des frères, il demanda à être soumis à un gardien. La tâche incombait à Ange Tancredi, l'un de ses tout premiers compagnons. Comme confesseur, il prit celui qui devait être le moins expérimenté des prêtres parmi les frères, le jeune Léon. En leur compagnie, avec Bernard de Quintavalle et Rufin, le cousin de Claire, il vécut trois ans durant un cheminement vers le martyre par l'extrême ascèse, sans cesser pour autant de célébrer la Création.

Vingt ans plus tard, Léon porte encore l'habit court et rapiécé, fait d'un tissu grossier, que François s'était choisi. De même, il écrit sur de petits bouts de parchemin mis au rebut, qu'il coût et rapièce lui-même, sans aucune prétention à faire œuvre d'écrivain puisque tous ces matériaux sont destinés à être travaillés par l'hagiographe officiel de l'ordre. Sur ces petites fiches, il note ses souvenirs et ceux que lui dictent d'autres compagnons, à commencer par Ange, puis d'autres frères des ermitages qui se souviennent des temps héroïques. Il les rassemble ensuite, autour d'un mot clé ou d'une idée. Les fiches seront plus tard cousues ensemble pour être conservées sous forme de rouleaux, avant d'être sans doute vouées à la destruction, une fois que Thomas en aura fait usage. [Les rouleaux survivront un peu plus longtemps et ne seront finalement détruits qu'en 1312, après avoir été plusieurs fois copiés.]

La fiche consacrée aux alouettes est ainsi composée de trois fragments ajointés. La succession des épisodes peut se lire comme un commentaire du miracle initial. Le second paragraphe commence par épaissir le mystère. Léon rapporte que François racontait souvent l'histoire suivante :

---

<sup>2</sup> J. Dalarun, *La vie retrouvée de François d'Assise*, Paris, Éditions franciscaines, 2015.

« S'il m'arrive un jour de parler à l'empereur, je le supplierai, pour l'amour de Dieu et à l'intercession de ma prière, de publier par écrit un décret défendant à tout homme de capturer les sœurs alouettes ou de leur faire quelque mal. » (81)

Ce décret trouverait à s'appliquer spécialement le jour de Noël ; chaque ville ou village recevrait l'ordre de nourrir en ce jour les alouettes et les autres oiseaux en jetant des grains dans les champs. L'obligation s'étendrait ensuite aux bœufs et aux ânes, à qui il faudrait donner à manger en souvenir de la crèche où reposa le Seigneur. En troisième lieu seulement est évoqué le devoir pour les riches de nourrir les pauvres.

Au lieu de rendre compte de la troublante prééminence politique reconnue aux alouettes sur toutes les créatures, Léon poursuit en expliquant la dévotion particulière de François pour la nativité du Seigneur. On trouve ici l'une des très rares affirmations théologiques explicites du saint. « Du moment où il *nous est né*, comme le disait le bienheureux François, il fallait que nous soyons sauvés. » Dans la bouche d'un homme qui a désiré de toute son âme recevoir dans son corps les marques de la Passion du Christ, la déclaration est pour le moins bouleversante. Si le salut s'accomplit par le sacrifice et le don de soi, sa nécessité était pourtant inscrite dès le premier instant de l'Incarnation. Il faut donc qu'en ce jour « tout homme soit généreux, avec gaieté, non seulement envers les pauvres, mais aussi envers les animaux et les oiseaux ». La hiérarchie habituelle de la dignité des êtres est à présent rétablie. Seuls les humains, dotés de raison et capables de faire pénitence pour leurs péchés, auront part au salut. Mais puisque la bonté de la Création se dévoile dans la beauté des créatures, les animaux méritent aussi de participer à cette célébration cosmique.

Le dernier paragraphe énonce enfin les qualités qui distinguent sœur alouette de tous ses congénères. Elle offre le tableau du bon frère Mineur. La huppe qu'elle porte sur la tête s'apparente au capuchon d'une tunique. En outre, « c'est un oiseau humble, qui va volontiers par les chemins pour trouver quelques grains de blé. Et même si elle en trouve parmi le crottin des animaux, pourtant elle les retire et les mange ». Modèle d'humilité, l'alouette l'est aussi par son plumage, couleur de terre, qui donne l'exemple de l'habit que doivent porter les frères. Mais son trait le plus admirable est que, « tout en volant, elle loue le Seigneur, comme les bons religieux qui méprisent les choses terrestres et dont la vie est toujours dans le ciel. »

Le latin de Léon est une langue sans ornement, faite elle aussi d'un tissu grossier à travers lequel on entend souvent l'ombrien qu'il parlait avec François. Pour désigner l'oiseau, il emploie une forme qui élide la voyelle initiale et contracte la finale – *lauda*, représentant sans doute un vernaculaire *loda*, au lieu d'*alodola*<sup>3</sup> – pour mieux le rapprocher du verbe qui qualifie son chant. « Soror lauda [...] volando laudat Dominum ». Si l'alouette est chérie entre tous les oiseaux, c'est qu'elle chante en volant mieux que quiconque et que son nom lui-même exprime sa vocation spirituelle. L'association des termes est un lieu commun qui se retrouve par exemple chez l'encyclopédiste contemporain Alexandre Neckham, dans son catalogue de chants d'oiseaux : *laudat alauda diem* (« l'alouette loue le jour »)<sup>4</sup>. En revanche,

---

<sup>3</sup> Forme la plus anciennement attestée en ombrien, cf. Maria Teresa Navarro Salazar, « Un glossario latino-eugubino del Trecento », *Studi di lessicografia italiana*, VII, 1985, p. 101.

<sup>4</sup> Alexander Neckam, *Suppletio defectuum*, Book 1, *Alexander Neckam on Plants, Birds and Animals. A Supplement to the Laus Sapientie divine*, ed. Christopher J. McDonough, Florence, Sismel, 1999, v. 51.

leur rapprochement étymologique est à présent contesté<sup>5</sup>. Comme l'indique Pline l'Ancien, le mot est d'origine gauloise et ce nom fut donné à la cinquième légion levée par Jules César dans sa guerre de conquête<sup>6</sup>. Je soupçonne que François connaissait cette origine. Elle aurait fourni un motif personnel plus subtil (82) encore à son affinité avec l'alouette, emblème du pays auquel son père l'avait rattaché pour se souvenir, dans le nom de son fils, de ses voyages au-delà des Alpes.

Célébrée par la poésie amoureuse des troubadours, l'alouette était aussi reconnue par les ornithologues médiévaux pour la qualité de son chant. Dans la *Plainte de Natura* (vers 1170), le poète et théologien Alain de Lille y voit l'un des plus subtils oiseaux musiciens : « l'alouette, telle une noble cithariste, avait appris la science de la musique non par l'artifice de l'étude, mais sous le magistère de Natura, et elle présentait dans sa gorge une cithare qui divisait les tons en éléments légers et les demi-tons en des relations invisibles »<sup>7</sup>. Son chant matinal invitait également à l'associer à une célébration naturelle de l'office des laudes, au lever du soleil. On sait que la louange est pour François est la forme privilégiée d'expression du sentiment religieux. Il en a laissé un témoignage inoubliable dans le *Cantique de frère soleil*, qu'il faudrait plus correctement nommer « Louange du Seigneur dans ses créatures », selon la fameuse incise de ces strophes : *Laudato sie mi' Signore*<sup>8</sup>.

En rassemblant tous les sous-entendus de cette page de Léon, le sens du miracle qu'il décrit sobrement s'éclaire. Humbles préposées à la célébration quotidienne des bienfaits de la Création, dont l'Incarnation divine a redoublé la dignité, les alouettes sont venues saluer le départ de François. Tournoyant au-dessus de la petite église de la Portioncule, en une image céleste de la fraternité qu'il avait réunie sur terre, elles se préparaient à accompagner la migration de son âme au ciel.

Par contraste, il est instructif d'observer le travail que Thomas de Celano fait subir à cette seule phrase. Les formes obligées de la narration hagiographique oblitèrent la poésie de Léon. L'écrivain est tout d'abord contraint d'expliquer la nature du miracle en décrivant les alouettes comme des « oiseaux amis de la lumière de midi et qui ont en horreur les ténèbres du crépuscule ». Et puisqu'il doit également en expliquer le sens, il s'enlise dans une ambivalence stéréotypée : « nous ignorons si elles montraient de la joie ou de la tristesse en chantant à leur façon. Elles faisaient résonner une jubilation explorée et des pleurs jubilants, soit qu'elles plaignaient les fils devenus orphelins, soit qu'elles indiquaient que le père approchait *de la gloire éternelle* »<sup>9</sup>. Or, à bien suivre Léon, il n'y avait pas une once de tristesse dans la joie la plus pure qu'exprimaient les oiseaux. Les alouettes chantaient la louange du Seigneur qui a daigné envoyer sur terre un si grand saint parmi elles.

À la lumière de cet écart, on est fondé à se demander quelle distorsion Thomas a imposée à la rencontre avec les oiseaux de Bevagna que des témoins de l'épisode lui avaient racontée. Il

---

<sup>5</sup> Les travaux les plus récents observent qu'un certain nombre de noms d'oiseaux, dont l'alouette et le merle, présentent dans les langues du Nord de l'Europe une initiale mobile qui pourrait indiquer la provenance d'une couche non indo-européenne, Peter Schrijver, « Lost Languages in Northern Europe », in *Early Contacts between Uralic and Indo-European*, Helsinki, 2001, p. 417-425.

<sup>6</sup> Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 11, 121.

<sup>7</sup> Alain de Lille, *La plainte de Natura. De planctu naturae*, trad. Y. Delègue, Grenoble, J. Millon, 2013, p. 47.

<sup>8</sup> En dernier lieu, J. Dalarun, *Le Cantique de frère soleil*, Paris, Alma, 2015.

<sup>9</sup> Thomas de Celano, *Mémorial*, III, 4, tr. D. Poirel, dans *François d'Assise. Écrits, Vies, témoignages*, t. 1, p. 1769-1770.

n’y a pas de raison de douter du contexte. Découvrant une foule de ces oiseaux qui vivent à proximité des villages – pigeons, corneilles et moineaux – François a couru vers eux. Le miracle, aisément compréhensible, est que ces pillards de semilles ne se soient pas enfuis à l’approche d’un humain et soient demeurés immobiles. On rangera donc au titre de l’invention hagiographique les déplacements miraculeux du saint entre les oiseaux qui touchent sa tunique et leurs gestes d’exultation. Plus simplement, François les aurait salués à distance, leur aurait parlé, avant de leur donner sa bénédiction et la permission de s’envoler. Le contenu de son discours doit également être soumis la même critique. Thomas le présente ainsi : (83)

« il les exhorta à écouter attentivement la parole de Dieu, en disant : “Mes frères oiseaux, vous devez beaucoup louer votre Créateur et le chérir toujours ...” »<sup>10</sup>.

Si l’on en croit les suggestions de frère Léon, il n’y a pas de raison de penser que François aurait voulu faire la leçon aux oiseaux. Ce ne serait pas un ordre, mais simplement un éloge qu’il aurait prononcé, en s’émerveillant qu’ils n’aient pas pris peur et se montrent disposés à écouter la parole divine :

« Mes frères oiseaux, vous qui savez mieux chanter la louange de votre Créateur que nous autres, humains, embourbés dans un corps de péché, louez-le et chérissez-le toujours ... ».

Les fiches de Léon sont connues des historiens depuis près d’un siècle, grâce à un manuscrit où l’essentiel en a été copié. Elles sont souvent tenues en suspicion, en raison de complexité des usages qui ont été faits du matériau initial et de la profusion du surnaturel qui baigne de nombreuses scènes. La réticence tient également au fait qu’il est devenu lui-même un personnage de légende dans des récits ultérieurs. Les historiens préfèrent parler des « compagnons », par un pluriel qui neutralise la puissance du témoignage de celui qui vécut, trois ans durant, au plus proche de François. J’affirme au contraire qu’il faut prêter une oreille attentive à la modestie de ses notes<sup>11</sup>. Dans les disciplines herméneutiques, la valeur d’une hypothèse s’éprouve au gain d’intelligibilité qu’elle procure. En suivant l’association d’idées que propose Léon au sujet des alouettes, c’est la signification théologique du rapport de François aux oiseaux qui se dévoile. Est ainsi mise en évidence la tension entre les deux images qui résument son parcours terrestre dans la dévotion populaire. La salutation aux oiseaux et l’impression des stigmates se superposent, comme l’acquiescement à la nature et le désir du martyr, la promesse du salut et son accomplissement, l’Incarnation et la Passion.

Je dois admettre que ma lecture se réclame aussi de l’un des meilleurs interprètes de l’expérience franciscaine. Lorsqu’il visita les lieux où avait vécu François, afin d’y écouter et noter les chants des oiseaux, Olivier Messiaen fut accueilli à l’ermitage des Carceri par une fauvette à tête noire. C’est elle qui tint dans son opéra le rôle de compagnon musical de François. L’alouette y occupe également une place de choix, comme expression même de la

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 1764.

<sup>11</sup> S. Piron, « Les écrits de frère Léon », dans *François d’Assise. Écrits, Vies, témoignages*, t. 1, p. 1165-1184.

joie. Elle répond aux inquiétudes de frère Léon dans le tableau de la « joie parfaite ». Conformément à la phrase que nous venons d'ausculter, dans le dernier acte, elle exulte après le décès de François. Le compositeur décrit ainsi le chant nuptial de l'alouette mâle, qui se déploie dans les hauteurs :

« C'est une ligne jubilante, avec des thèmes juxtaposés, entremêlés, qui s'enroule toujours autour d'une dominante aiguë, comme si l'oiseau, dans sa joie délirante, essayait sans y parvenir, de percer un plafond dans le bleu du ciel. »<sup>12</sup> (84)

Le métier d'historien expose à un travers auquel on n'échappe que difficilement : celui de juger, de corriger les textes, de rectifier les récits afin de produire une explication plausible des faits du passé. Comme si nous pouvions mieux savoir que Fabrice ce qu'il s'est réellement passé à Waterloo. Cette attitude impose comme règle une incrédulité de principe face aux miracles, y compris chez les plus croyants de nos confrères. Ma fréquentation des anthropologues m'a conduit peu à peu à adopter une posture différente, à faire preuve d'une plus grande humilité face aux témoignages que nous recueillons à distance. Les ethnologues écoutent, observent et prennent en note des récits et des pratiques, sans se sentir contraints de dénoncer aussitôt comme une supercherie le voyage céleste du chamane. J'ai ainsi fait le choix de prendre les textes anciens à la lettre, tels qu'ils se donnent à lire, sauf falsification ou contradiction manifeste. Il ne s'agit pas d'un acte de foi, mais d'un a priori scientifique. Qui sommes-nous pour juger de ce qui se passait en notre absence ? Parce que nous ne savons plus percevoir les miracles, devrions-nous estimer que Christine l'Admirable, ressuscitée d'entre les morts dans un corps plus subtil que la chair humaine, n'a pas réellement volé dans le ciel au-dessus de Liège, dégoûtée par l'odeur du péché qui se dégageait des mortels ?

C'est ainsi que je propose de lire les souvenirs de frère Léon, comme le témoin le plus sincère des miracles de François auxquels il a lui-même souvent pris part. Scribe du saint durant sa vie, il a encore tenu après sa mort le rôle de sténographe des messages que François lui adressait dans ses visions. Comme tout bon poète, il est un excellent récepteur-émetteur de radio à haute fidélité. En ces temps de sécheresse, nous devrions être particulièrement sensibles au message qu'il nous adresse à son tour. La population d'alouettes des champs se réduit en Europe à une vitesse vertigineuse, sous l'effet d'une surconsommation de pesticides qui détruisent son habitat et sa nourriture. Avec elles, c'est notre humanité qui disparaît, notre capacité à entendre la musique et à recueillir le sacré.

---

<sup>12</sup> Olivier Messiaen, *Traité de rythme, de couleur, et d'ornithologie*, t. V, 1, *Chants d'oiseaux d'Europe*, Paris, Leduc, 1999, p. 243-244 et 590-591.